

Concours Alain-Fournier
« Les Enfants du Grand Meaulnes »
Les ombres du souvenir



Mathilde Claveirole
&
Pauline Husser

Elèves de 3^{ème} - Professeur M. Pezairé
Collège Massillon – 63000 Clermont-Ferrand

AVERTISSEMENT

Le texte qui suit est le fruit de la participation de son auteur au Concours du Centenaire organisé par la Maison Ecole du Grand Meaulnes en 2013 à l'occasion du centenaire de la parution du roman d'Alain-Fournier.

Ce concours proposé aux établissements scolaires et particulièrement aux classes de troisième a pour titre « Les Enfants du Grand Meaulnes ». Une direction était proposée sous cette forme :

C'était il y a cent ans, Alain-Fournier fit paraître ce roman en feuilleton avant son édition en livre. Il voulait qu'il fût lu, peut-être aussi aurait-il voulu que les lecteurs se l'approprient au point d'en écrire la suite. La fin du roman est en point de suspension tellement elle est brutale, Meaulnes s'en allant avec sa fille et laissant François dans un désarroi qu'Alain-Fournier ne nous dit pas.

Qui ne s'est mis à la place de François en refermant le livre et en se demandant ce qu'il aurait fait à sa place, et puis que vont devenir le père et sa petite fille, survivent-ils ?, s'enfuient-ils ?, où se terrent-ils ?, se sont-ils perdus dans la foule ?, s'aiment-ils ? et François peut-il avoir encore une vie sentimentale ?, se referme-t-il sur lui-même ?

Cent ans plus tard la Maison Ecole du Grand Meaulnes lance un concours sur le thème « Quelle suite au Grand Meaulnes » ?

Ce sont vingt cinq textes qui participent à ce concours. Il ont été envoyés par des élèves de collèges de toute la France et ont été notés par un jury de neuf personnes présidé par Agathe Corre-Rivière, petite nièce d'Alain-Fournier. Le premier prix sera édité en livre avec le premier prix du Concours pour Tous dont la remise des prix aura lieu fin octobre 2013, les autres sont accessibles sous forme numérique éditée par Calaméo pour notre site « [Maison Ecole du Grand Meaulnes](#) ».

Nous vous souhaitons une agréable lecture de ces textes qui revisitent le roman avec originalité.



Chapitre 1

10 octobre 1914

Cher Augustin,

Je sais que je n'obtiendrai pas de réponse à cette lettre, pas plus qu'à toutes celles que je vous ai envoyées auparavant, mais cela fait longtemps que j'ai cessé d'espérer un signe de vie de votre part. Cependant j'estime qu'étant donné l'absence de mon mari parti à la guerre, il est de mon devoir d'amie et de sœur de vous informer d'une bien triste nouvelle que je viens d'apprendre. Notre ami commun François Seurel a été tué lors des combats en Lorraine. J'ai également expédié une lettre à Frantz, seulement j'ignore quand il la recevra : la poste n'est guère fiable pour les soldats des tranchées. Le dernier message que nous ayons reçu de lui nous informait qu'il se trouvait dans le nord de la France, et nous n'avons plus aucune nouvelle depuis. Votre fragilité du cœur vous aura au moins épargné ce supplice qu'est la guerre et ses angoisses.

Pour en revenir à notre malheureux ami, des camarades du front l'ont vu tomber au combat mais on n'a pas retrouvé sa dépouille. Nous, les gens de l'arrière, n'aurons donc aucune sépulture chrétienne sur laquelle nous recueillir...

Mais le motif principal de ce courrier est le testament de François. Croyez bien que ce n'est pas de bon cœur que je vous importune avec ces détails mais vous êtes directement concerné, ou plutôt votre fille. Parmi les papiers conservés dans les tiroirs de la table de travail du défunt, que j'ai eu à ranger au vu des circonstances, était stipulée la chose suivante :

« Tous les biens matériels de feu François Seurel, à savoir le château des Sablonnières et ses dépendances, seront légués à sa filleule, Marie-Augustine Meaulnes-de Galais, à sa majorité. Son tuteur légal prendra possession des biens en attendant qu'elle atteigne cet âge »

Vous comprendrez donc l'importance de votre retour au pays. Je connais et respecte les souvenirs douloureux que vous inspire cet endroit, cependant il me semble que votre fille a le droit de connaître le lieu de sa prime enfance. Ce n'est évidemment pas mon rôle que de dicter vos choix et ce n'est de toute façon pas ma volonté, même si je ne vous cache pas que votre retour me causerait une grande joie en ces temps troublés.

Mes enfants, qui ne connaissent pas le « Grand Meaulnes » dont ils ont beaucoup entendu parler, ni leur cousine, seraient ravis de vous rencontrer enfin tous les deux.

Je vous embrasse, ainsi que ma nièce qui doit maintenant aller sur ses quatorze ans.

Valentine de Galais.

Marie fronçait les sourcils au fur et à mesure qu'elle lisait la lettre froissée qu'elle tenait entre ses mains. Elle venait de la trouver dans la commode poussiéreuse appuyée contre le mur. Elle n'y touchait habituellement jamais mais cet après-midi-là, elle avait décidé de faire un brin de ménage dans le vieux grenier de l'immeuble où elle habitait avec son père au centre de Paris. Apercevant le vieux meuble que son père gardait toujours verrouillé pour une raison inconnue, elle avait eu l'idée de faire une surprise à son père en nettoyant la commode qu'il affectionnait. En poussant le meuble pour le dépoussiérer, un tiroir s'était entrouvert, laissant apparaître des liasses de

feuilles jaunies par les années et des cahiers usés par le temps. Elle savait parfaitement que son père n'apprécierait pas qu'elle fouille dans ses affaires mais une pique de curiosité l'avait empêché de refermer le tiroir. Elle avait saisi le premier papier sur le dessus du paquet : c'était cette lettre qu'elle lisait à présent, signée par une certaine Valentine de Galais, qui se disait « amie et sœur » de son père. Elle s'étonna de la similitude entre leurs noms de famille, car à sa connaissance elle n'avait aucun parent proche autre que son père ; sa mère était morte à sa naissance et elle ignorait tout du passé de son père qui n'en parlait jamais.

Marie replia la lettre d'un air pensif et réfléchit. Que devait-elle faire à présent ? Parler à son père de cette découverte lui vaudrait certainement une sévère réprimande. Mais si cela la menait à des indices sur sa mère et le reste de sa famille ? Elle hésita, puis sortit finalement de la pièce.

Chapitre 2

Marie trouva son père dans le salon. Plongé dans un roman, il ne la remarqua pas tout d'abord. Puis il leva la tête et lui sourit :

« - Tu as passé une bonne journée, ma chérie ?

- Plutôt éprouvante. »

Elle s'approcha du fauteuil, la lettre de Valentine de Galais dissimulée derrière son dos.

- J'ai nettoyé le grenier.

D'un geste brusque, elle plaqua la lettre sur la table basse placée devant son père. Celui-ci, surpris, saisit le papier jauni et y jeta un regard. Son visage se décomposa lorsqu'il comprit de quoi il retournait. Marie attendait, le cœur battant. Meaulnes ôta ses lunettes qui ne lui servaient que pour la lecture, les essuya et ne commença à parler qu'une fois qu'il les eût soigneusement reposées sur son nez.

« - Tu n'aurais jamais dû trouver ce courrier, déclara-t-il d'un ton glacé.

- Ce n'était pas intentionnel, répliqua-t-elle. Mais pourquoi m'as-tu caché cela pendant toutes ces années ? Quel est ce domaine dont elle parle ?

- Cela ne te concerne point !

- Au contraire, cela me concerne directement. Je suis l'héritière de ce François Seurel qui est mon parrain et que je ne connais même pas !

- Quoi qu'il en soit, le château ne t'appartiendra qu'à ta majorité, assena-t-il, acerbe. D'ici-là, ne compte pas sur un éventuel voyage.

Marie soupira.

- Papa, ce n'est plus si loin... j'ai dix-huit ans depuis hier.

Puis les yeux brillants de larmes, elle s'écria :

-Serais-tu obnubilé par tes souvenirs au point d'en oublier l'anniversaire de ta propre fille ? Qu'as-tu fait autrefois pour que ta souffrance ait pris une telle ampleur avec les années ? Je...

- Mais n'arrêteras-tu jamais de poser des questions à tort et à travers ? l'interrompit-il excédé.

Les larmes coulaient à présent à flots sur les joues de la jeune fille. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi il se dissimulait ainsi. Elle reprit, les mains tremblantes :

-Et Maman...Tu l'as abandonnée, c'est ça ?

Meaulnes bondit de son fauteuil qui se renversa sous le choc, mais il ne sembla pas le remarquer. Marie recula d'un pas, effrayée par ce brusque accès de fureur. Il la prit par les épaules et la secoua violemment.

-Tu n'as pas le droit de parler ainsi, petite insolente ! Je suis ton père et tu me dois le respect ! Tu ignores tout de mon passé !

- L... Là est justement le problème, murmura Marie, tétanisée.

Son père la lâcha et se retourna vers la cheminée. Le poids de l'âge semblait soudain peser sur ses épaules, lui qui paraissait si jeune habituellement. Marie le sentait très loin, perdu dans ses pensées à des lieues d'ici.

-Papa... chuchota-t-elle.

Il déclara d'une voix dure qui ne lui ressemblait pas :

-Je ne veux pas y retourner. Jamais. Et je refuse d'en parler avec toi ! Sors de cette pièce à présent.

-Mais... tenta Marie.

-Va-t-en ! cria Meaulnes, inflexible.

Elle se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit mais se retournant avant de sortir, elle s'adressa à son père :

-Que ferais-tu si demain tu t'apercevais que j'étais partie là-bas, dans ce domaine si mystérieux ? Viendrais-tu m'y retrouver ?

Meaulnes eut un rire méprisant :

-Rassure-toi ma fille, tu n'as pas hérité de l'audace qu'il faut pour ce genre d'aventure. »

* * *

« Marie ! Marie ! »

N'obtenant aucune réponse, Meaulnes pénétra dans la chambre de sa fille. Elle était déserte. Il remarqua l'armoire entrouverte et, poussant le battant, s'aperçut avec effarement que tous ses vêtements avaient disparus. Se rappelant ses paroles de la veille, il réalisa que Marie était partie. Il ne parvenait pas à croire que sa petite fille l'avait quitté ainsi.

Mu par un pressentiment inexplicable, il se rua au grenier et ouvrit d'un geste brusque le premier tiroir de la commode. Vide. Les mains tremblantes, il inspecta les autres tiroirs sans plus de résultat. Effondré, il glissa lentement au sol, les yeux perdus dans le vague.

« Marie... Pourquoi ?... Pourquoi as-tu fait cela ? Je ne méritais pas que tu t'enfuis ainsi loin de moi... »

Le regard brouillé par les larmes qu'il s'efforçait de contenir devant la trahison de sa fille, il aperçut quelque chose sous la commode à présent dépourvue de ses précieuses reliques. Convaincu qu'il s'agissait d'un indice indiquant où se trouvait Marie, il se saisit vivement de ce qui se révéla être une feuille de papier. De nouveau rempli d'espoir, il lut rapidement l'en-tête.

Les mots *Certificat de mariage* s'inscrivaient sur le papier d'une écriture fine et élégante. Une main profane avait souligné d'un trait noir les termes *Tu domaine des Sablonnières.*

« Mon Dieu... Elle est donc partie... là-bas ? Quelle folie... »

Il poussa un juron et frappa du poing contre le plancher. Il essuya ses larmes du revers de la main, et sortit en trombe du grenier.

Chapitre 3 :

Le feu ronronnait doucement dans l'âtre. Pensif, Meaulnes remua distraitemment les braises à l'aide du tisonnier. Les flammes redoublèrent de vigueur et la chaleur soudaine l'extirpa de sa torpeur. Il recula brusquement et s'assit sur son fauteuil, celui-là même qu'il avait renversé dans son emportement de la veille. Depuis la découverte de la fugue de sa fille ce matin, une colère froide l'habitait qu'il ne parvenait pas à calmer. Il n'en avait d'ailleurs pas l'envie. Pour qui se prenait donc cette péronnelle ! Il l'avait élevée de son mieux, nourrie, choyée, il avait sacrifié sa vie pour elle comme il avait sacrifié son bonheur pour Frantz il y avait des années. Et au lieu de l'en remercier, elle ne pensait qu'à déterrer tous ces souvenirs qu'il avait enfouis au fin fond de sa mémoire avec la ferme intention de ne plus les en sortir ! Il ne voulait plus penser à tout cela, il avait soigneusement éliminé de son quotidien tout ce qui se rapportait à son passé. Il était incapable de supporter toutes les questions, tous les remords, et le désespoir qu'engendrait le simple fait de se rappeler ces jours anciens.

Pourquoi n'avait-il pas pu brûler ces papiers ? Lui qui pensait avoir réussi à chasser tous ces vieux démons qui le hantaient, la question d'une jeune fille qui ne connaissait rien de la dureté de la vie venait de les faire ressurgir alors qu'il ne s'y attendait pas. Il lui en voulait de l'avoir jugé pour quelque chose qu'elle ne pouvait pas comprendre. Elle ne pouvait imaginer les souffrances qu'il avait endurées et le remords qui l'avait tenaillé après la mort de sa femme chérie, dont il ne pouvait prononcer le nom sans que son cœur ne souffre mille tourments. Qui était-elle pour se dresser contre lui de cette manière et le faire passer pour lâche ?

Mais que devait-il faire à présent ? Il était taraudé par le doute. Finalement la fatigue l'emporta sur la raison et sa

dernière pensée avant de s'assoupir fut qu'elle était bien partie seule et qu'elle ferait de même pour rentrer. Si elle revenait un jour... Meaulnes ferma les yeux sur les fantômes qui étaient revenus l'obséder depuis ces dernières heures.

La dernière bûche dans la cheminée émit une ultime étincelle de vie avant de se consumer et, dans un crépitement à peine audible, le feu mourut.

* * *



Marie descendit de la charrette et regarda autour d'elle. Des sapins s'étendaient à perte de vue de chaque côté de l'allée. Elle était tellement captivée par le paysage qui s'étendait devant elle qu'elle n'entendit pas le paysan qui l'avait conduite jusqu'au domaine la saluer et faire demi-tour. Les crissement des roues sur le gravier s'étaient déjà bien éloignés lorsqu'elle murmura un vague merci, fascinée par l'aspect imposant du château qui projetait son ombre sur les pelouses mal entretenues. Elle se ressaisit et poussa la grille laissée à l'abandon qui s'ouvrit dans un horrible grincement. Eberluée, elle fit quelques pas avant de réaliser qu'elle se trouvait devant le lieu de sa naissance.

Elle se mit alors à marcher aussi vite qu'elle le pouvait malgré le poids des deux valises qui pendaient à ses bras. Au bout de quelques mètres, son impatience prit le dessus : elle les lâcha, et c'est au pas de course qu'elle traversa la cour. Elle atteignit rapidement la porte d'entrée mais la trouva fermée à clé. Elle se sermonna mentalement : à quoi s'attendait-elle ? Elle fit le tour des bâtiments dans l'espoir de trouver une autre ouverture. Elle finit par en découvrir une mais elle aussi était verrouillée. Elle réprima un soupir de déception et, refusant d'abandonner si près du but, elle s'acharna sur la poignée. La porte, fragilisée par le temps, céda. Essoufflée, elle esquissa un sourire et replaça quelques mèches rebelles sous son chapeau avant d'entrer. Elle pénétra dans une cuisine poussiéreuse, aménagée à la mode du siècle passé. Des casseroles de cuivre étaient pendues au mur et l'air sentait le tilleul séché. Au centre de la pièce se trouvait un antique réchaud qui ne devait plus servir depuis bien longtemps. Elle observa un instant les meubles en bois couverts de poussière avant de décider d'explorer le reste de la maison. Elle s'avança doucement dans le couloir comme si elle craignait de réveiller les esprits endormis dans les recoins de la demeure.

Ce corridor menait au hall d'entrée, comme le devina Marie à la vue de l'imposante porte de bois. Elle s'apprêtait à le

traverser lorsque le bruit d'une clé tournant dans la serrure la figea sur place. Immobile, elle vit avec effroi le lourd battant s'entrouvrir...

Chapitre 4:

Meaulnes ouvrit les yeux. Un rayon de soleil traversait la vitre et venait lui caresser le visage. Le feu s'était éteint et une fraîcheur matinale baignait la pièce. Il se leva péniblement, sous la souffrance furtive de son cœur malade. Il s'écria d'une voix rauque et encore engourdie par le sommeil :

- Marie, ma petite fille, apporte moi mon médicament, tu veux !
Mes vieilles douleurs reviennent...

Il attendait vainement une réponse, quand le souvenir de la fuite de sa fille le frappa comme une gifle en plein visage. Sous le choc, il tituba comme un ivrogne et s'écroula dans le fauteuil où il avait passé une nuit agitée. Ses maux physiques lui semblèrent soudain bien insignifiants aux côtés de l'affliction dans laquelle il se trouvait désormais. La solitude et les doutes dans lesquels ce brusque départ l'avait plongé s'avéraient plus intolérables encore que la veille.

Il poussa un soupir et une lourde torpeur s'empara peu à peu de lui. Il tenta un bref instant de résister mais bien vite, il lâcha prise. Le songe qui l'avait tourmenté sans relâche durant son sommeil défila pour la énième fois devant ses paupières closes.

« Papa ! Tu viens ? On va être en retard !

Il éclata d'un grand rire :

- La fête ne commence que dans une demi-heure, tu as le temps !

-Mais tu resteras, dis ?

-Tu sais, je serais le seul papa...

-C'est vrai...Catherine vient avec sa maman, Agnès, Chantal et Mireille aussi...

Il lui enfila sa pèlerine par-dessus la robe blanche brodée de cerises conseillée par la gouvernante, remettant au passage une boucle blonde récalcitrante dans la coiffure ébouriffée.

- Dis papa...Pourquoi toutes les petites filles en ont et pas moi ?

- De quoi parles-tu, ma chérie ?

- Tu sais bien... Une maman...

La figure du père se crispa douloureusement l'espace d'un instant et une expression dure déforma ses traits. Effrayée par cette transformation soudaine, l'enfant eut un mouvement de recul.

- Papa, papa, je t'ai fâché ? Pardon, pardon...

Il s'accroupit de façon à ce que son visage se retrouve à la même hauteur que le minois inquiet de sa fille. Evitant le regard candide qui le scrutait en attente d'une réponse, il serra gauchement le petit être qu'il aimait malgré et par-dessus tout. Contre toute attente, la fillette entoura son cou de ses bras tremblants et lui rendit son étreinte.

Puis, sentant que son esprit s'éloignait de nouveau, elle lui flanqua une tape sur la joue. D'abord surpris par ce geste inattendu, l'homme lui saisit le poignet et contempla pensivement la main diaphane d'une grâce héritée de sa mère.

- C'est étrange... Tu as eu exactement la même réaction il y a cinq ans... La première fois que je t'ai vue... Tu étais dans mes bras et je ne te regardais pas... mais je n'y arrivais pas : tu me faisais tellement penser à elle...

- A qui ?

Il ne répondit pas et desserrant les menottes agrippées à sa nuque, il se releva et la prit dans ses bras.

- Ce n'est pas important... Nous ferions mieux d'y aller à présent, il n'est pas correct de se faire attendre.

Meaulnes et Marie s'éloignèrent sur les quais de Paris.

* * *

La lourde porte de bois grinça sur ses gonds et le rayonnement du soleil printanier envahit le vestibule. Aveuglée, Marie cacha son visage dans ses mains pour se protéger de cet éclat soudain.

Elle eut tout juste le temps d'apercevoir une fine silhouette se découper sur le pas de la porte. Ses yeux commençaient à s'habituer à la vive clarté quand le battant se referma, interrompant le flot de lumière. Elle cligna des paupières plusieurs fois avant de pouvoir distinguer quoi que ce soit. Lorsqu'elle put enfin voir correctement, elle eut un mouvement de recul. Une femme d'âge mûr se trouvait devant elle et lui tournait le dos, un panier de jonquille posé à ses pieds. Dans un bruissement de dentelles, elle se pencha pour le ramasser et se releva en faisant virevolter les volants blancs de sa robe d'un autre âge.

Muette de stupeur, Marie commençait à reculer silencieusement dans l'ombre du corridor quand l'inconnue se dirigea vers un buffet surmonté d'un miroir. Inconsciente de la présence étrangère dans la pièce, elle saisit quelques-unes des fleurs qu'elle assembla en un bouquet, avant de les disposer dans le vase de porcelaine posé sur le meuble. Remarquant une jonquille flétrie, elle se pencha pour l'ôter. Marie profita de ce court instant de répit pour faire quelques pas en arrière mais son dos heurta le mur du corridor dans un bruit sourd. Surprise, la femme releva la tête et croisa le regard effaré de Marie dans le miroir.

Chapitre 5.

« Qui... qui êtes-vous ?

- Je suis... dé... désolée... balbutia Marie.

- Que faites vous ici ? Allez vous en avant que j'appelle les gendarmes!

- Non, il faut que... Je dois rester ici, je vais vous expliquer... Je...

Marie était sur le point d'éclater en sanglots. Valentine hésita devant le visage torturé de l'intruse mais elle se ressaisit rapidement. Elle répliqua vertement :

- Vous plaisantez, j'espère ! Vous vous introduisez ici par effraction et vous voudriez en plus de cela que l'on vous offre l'hospitalité ? Petite fouineuse !

Elle regardait à présent le sac de Marie d'un air soupçonneux.

- Qu'avez-vous volé ?

- Mais rien, s'offusqua la jeune fille, je suis une personne tout à fait respectable et je ne supporterai pas que l'on insinue de telles accusations... »

Elle fut coupée dans son élan par la porte qui se rouvrit brusquement. Un homme d'une quarantaine d'année venait d'entrer dans le vestibule, un panier d'osier recouvert d'une toile blanche à la main. Les deux femmes le regardèrent repousser le battant et il ne s'aperçut de leur présence qu'une fois qu'il se fut retourné.

« Frantz ! s'écria la femme, cette fille est entrée pendant notre absence ! Je l'ai trouvée ici et mademoiselle refuse de s'en aller ! Il faut appeler les gendarmes ! »



Abasourdi, le nommé Frantz fixa Marie d'un air étrange et se figea. Son expression hagarde semblait à remonter des années en arrière et la seule parole qu'il parvint à proférer fut un murmure quasiment inaudible :

« Yvonne... ? »

Marie fronça les sourcils. Elle faisait visiblement l'objet d'une méprise.

« Je vous demande pardon ? »

Les yeux embués de Frantz l'observaient attentivement, ce qui la mettait affreusement mal à l'aise. Le regard de la femme allait de l'un à l'autre avec un air d'incompréhension qui eût pu être comique dans une autre situation. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il reprit ses esprits.

« Veuillez m'excuser... Ne seriez-vous pas... Non, c'est impossible... Es-tu... Marie-Augustine ?

Statufiée, la jeune fille ne réagit tout d'abord pas. Ce ne fut qu'après un laps de temps qui leur parut à tous interminable qu'enfin elle se reprit.

- Mon père ne m'appelle que Marie... Il prétend que mon prénom de baptême est trop long... murmura-t-elle.

Frantz esquissa un sourire amer.

- Je vois... Ce cher Augustin n'a pas encore vaincu ces vieux démons, n'est-ce pas ?

- Vous... Vous connaissez mon père ?

- Oui, plutôt. Je suis Frantz de Galais, et il se trouve que tu es ma nièce. Ne veux-tu pas que nous en parlions tranquillement chez nous, dans notre salon ? La maison se trouve à l'extrémité du domaine, nous pourrions ainsi répondre à toutes tes questions.

L'emploi du « nous » interpella Marie : elle se tourna vers la femme qui était restée silencieuse jusque là. Elle se remémora en un éclair le courrier qu'elle avait trouvé dans la commode de son père, cette fameuse lettre qui avait tout déclenché.

- Si je me trouve en présence de mon oncle Frantz de Galais, vous devez être sa femme... Valentine ?

Un doux sourire éclaira le visage de Valentine. Elle s'avança vers sa nièce et la serra dans ses bras.

- Suis-nous, ma chérie ; nous avons des années de retard à rattraper.

Marie lui rendit son sourire.

- Je suis venue pour ça...

* * *

Meaulnes se rendit dans sa chambre et s'assit sur son lit. Il regarda pensivement la penderie en face de lui et, prenant une grande inspiration, se releva pour ouvrir l'armoire. Il attrapa la valise juchée tout en haut qui n'avait pas servi depuis des années, et commença à entasser quelques effets à l'intérieur. Au fur et à mesure que ses affaires s'accumulaient dans son bagage, sa résolution faiblissait. A présent, ses bras tremblaient devant sa propre témérité. Il n'avait jamais envisagé de retourner un jour *là-bas*, en ce lieu qui avait accueilli la naissance de tous ses chers espoirs et de tous ses désespoirs, de ses vaines illusions et ses cruelles désillusions.

A cette pensée, sa décision s'amenuisa encore et il cligna des paupières plusieurs fois, perdu. Puis, tel un cheval renâclant devant l'obstacle, il saisit à pleins bras l'amoncellement de vêtements qu'il remit pêle-mêle dans l'armoire dont il claqua brutalement la porte. Comme éreinté, il s'y appuya lourdement en soufflant.

Chapitre 6:

Après avoir longtemps marché sur un chemin défoncé à travers la forêt environnante, le trio arriva devant une bâtisse bourgeoise. Valentine ouvrit la petite grille et parcourut d'un pas allègre la grande cour herbeuse aux parterres de fleurs soigneusement entretenus.

Marie pénétra dans la maison, précédée par Valentine. Frantz les suivait, chargé des deux valises de leur invitée inattendue.

« Entre, fais comme chez toi. Je vais te présenter nos trois enfants. »

Sur ce, Frantz disparut dans le jardin à la recherche de sa progéniture, tandis que Valentine se dirigeait vers la cuisine afin de préparer une petite collation. Marie profita de ce laps de temps pour regarder autour d'elle : dans un étroit couloir se trouvaient quatre portes. L'une était entrouverte et Marie aperçut deux petits lits d'enfant entourés de poupées éparpillées à même le sol. Une autre était close et elle supposa qu'il s'agissait de la chambre des parents mais elle n'eut pas le loisir de s'y attarder car une petite main tirait nerveusement le fin tissu de sa robe crème. Etonnée, elle baissa le regard et contempla la frimousse bouclée qui l'observait avec suspicion. Elle se pencha sur le petit garçon :

« Bonjour toi ! Comment t'appelles-tu mon grand ?

- Jacques. Et toi ?

La voix étouffée de Valentine retentit depuis la cuisine :

- Jacques, ne t'ai-je pas déjà dit de vouvoyer les grandes personnes ?

- Laissez, ma tante, je suis sa cousine après tout... Même si je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer, ce que je regrette, dit la jeune fille qui ajouta à l'intention de Jacques, je me prénomme Marie... Augustine, ajouta-t-elle en pensant

tristement à celle qui l'avait visiblement nommée ainsi par amour pour son mari.

Son soudain accès de mélancolie fut interrompu par l'arrivée bruyante de Frantz qui poussait devant lui deux fillettes. L'une était aussi blonde que l'autre était brune.

- Marie, dit Frantz en souriant, je te présente les deux anges de la famille !

Toutes deux eurent un sourire innocent que Marie leur rendit en toute sincérité.

- Mais ne te fie pas à leur minois ingénu, ce sont en réalité de vrais démons !

Elles prirent simultanément un air offensé que Marie trouva si comique qu'elle ne put s'empêcher de rire, la tension accumulée ces derniers jours libérée sous l'effet de l'ambiance familiale et détendue qui régnait dans la demeure. Le regard vexé des jumelles se détourna de leur père pour se poser sur cette inconnue, hésitant entre le rire et la consternation, avant de se déridier pour de bon.

- Voici Francine et Suzanne, annonça Frantz en désignant la petite brune puis la blondinette.

Valentine fit irruption dans le couloir, un plateau surchargé d'une profusion de biscuits à l'arôme appétissant sur les bras et les sourcils froncés :

- Enfin Frantz ! Pourquoi la faire ainsi attendre dans le couloir ? Où sont donc passées vos bonnes manières ? Les filles, allez chercher des tasses...

On entendit alors une voix plaintive qui provenait de derrière la maîtresse de maison :

- Maman, c'est lourd !

Une tête bouclée dépassait d'une théière plus grosse que l'enfant lui-même.

- Jacques, es-tu donc fou ? Cette théière pèse bien trop pour un enfant de ton âge !

- Je voulais juste vous aider...

Voyant la bouilloire vaciller dangereusement, Marie se précipita et la saisit vivement avant qu'elle ne tombe. Jacques la remercia d'un regard avant de se ruer dans les jambes de son père qui manqua de chuter. Celui-ci le gronda gentiment.

- Jacques, tu n'oublies pas quelque chose ?

- Si... Merci, Marie-Augustine...

Valentine s'écria :

- Allez ! Je ne saurai tolérer que l'on fasse patienter notre invitée plus longtemps dans ce couloir sombre ! Venez donc vous asseoir au salon ... »

Chapitre 7.

Valentine traversa la cuisine suivie de tout ce petit monde et entra dans une grande salle aux murs d'une teinte chaude et accueillante. Des rideaux aux couleurs chatoyantes encadraient les hautes fenêtres, à travers lesquelles la lumière du soleil nimbait la pièce. Au centre se trouvaient de larges fauteuils de velours et le sol était recouvert d'un épais tapis qui amortissait le bruit de leurs pas. Sous l'invitation de ses hôtes, Marie prit place sur l'un des sièges et Jacques, qui l'avait prise en affection, grimpa sur ses genoux et s'y blottit. On servit des petits gâteaux et du thé parfumé jusqu'à ce qu'elle soit totalement repue et ne puisse plus rien avaler.

Son oncle et sa tante lui parlaient de faits anodins qu'elle écoutait d'une oreille distraite dans un état d'impatience fébrile. Valentine le remarqua et, s'adressant aux enfants, leur ordonna de sortir afin de les laisser discuter. Ils protestèrent vigoureusement mais Frantz les poussa dehors d'une main ferme et referma soigneusement la porte, après quoi il se rassit. Ne sachant que dire, il se tourna vers sa femme qui hocha la tête d'un air entendu. Il planta ses yeux d'un bleu limpide dans les prunelles de Marie, si semblables aux siennes :

« Alors... Que veux-tu savoir ?

Les questions jaillirent des lèvres de Marie :

- Qui était ma mère ? Comment se sont rencontrés mes parents ? Qui était François Seurel ? Quel lien avez-vous tous les deux avec mon père ? Euh... Excusez-moi, je m'emporte...

- C'est tout naturel..., sourit Valentine. J'ignore comment tu as pu retenir toutes tes interrogations pendant tout ce temps.



- Mon père refuse d'évoquer cette partie de sa vie. Je ne savais même pas qu'il avait vécu ici avant de découvrir dans la commode la lettre où vous lui annonciez le décès de François Seurel.

- Commençons par le commencement... Après quoi tu comprendras peut-être mieux les doutes et les angoisses qui tourmentent Augustin. »

Il allait commencer son récit lorsque Valentine l'interrompit et leur fit signe de se taire. Elle regardait depuis un petit moment déjà la porte close d'où fusaient des cris étouffés. Elle traversa la pièce sur la pointe des pieds et, saisissant la poignée, elle ouvrit brusquement le battant. Marie vit les jumelles trébucher et s'affaler dans un bruit sourd sur le tapis. Valentine poussa un cri excédé :

« Que faites-vous là ? Ne vous avais-je pas dit d'aller jouer ailleurs ? A moins que vous ne jouiez les indiscrètes ! Vous montrez là une belle image de notre famille ! Vous serez punies toutes les deux !

- Ma chérie, n'êtes-vous pas un peu dure envers elles ?

- Enfin Frantz ! Elles ne doivent pas entendre ce que nous allons dire de leur oncle : elles sont bien trop jeunes pour comprendre et risqueraient de mal interpréter nos propos. Vous imaginez-vous l'image que cela leur donnerait d'Augustin !

Marie tressaillit à ces paroles et, indignée, se leva :

- De quoi parlez-vous donc ? Qu'a-t-il fait de si mal pour que vous n'osiez même pas en discuter devant des enfants ? Ses méfaits sont-ils si terrible que sa propre famille le renie ?

Frantz se dressa à son tour en protestant :

- Jamais nous n'avons abandonné ton père ! C'est lui qui a coupé tous les ponts avec nous ! Valentine lui a envoyé un nombre inimaginable de missives, sans qu'il ne donne signe de vie ! Avant ce jour, nous ne savions même pas à quoi tu ressemblais ! »

Valentine tenta d'intervenir, mais elle était partagée entre son devoir de mère qui lui disait de faire sortir les enfants avant que la situation ne dégénère, et son devoir de femme qui lui imposait de calmer son époux. La perte de son meilleur ami et frère d'aventures l'avait affecté bien plus qu'il ne voulait le reconnaître, dans une fierté bien masculine qu'elle réprouvait. Elle n'eut pas à hésiter longtemps car les deux fillettes, effrayées par l'ampleur que prenait la discussion, s'enfuirent pour se réfugier au jardin ; soulagée, Valentine claqua la porte violemment, ce qui eut pour effet de faire taire les deux protagonistes. Elle se rassit :

« Excuse-nous, Marie. Disons que ce qui s'est passé autrefois est resté encore vivace dans nos esprits. Et c'est une histoire bien triste, ma chérie. A présent nous allons tout te raconter, si tu le souhaites. »

Chapitre 8.

Marie se retourna pour la énième fois. Elle n'arrivait pas à trouver le sommeil sur ce vieux sommier qui grinçait à chacun de ses mouvements. Elle avait insisté auprès de son oncle et sa tante pour regagner le château après le dîner. Elle préférait passer la nuit chez elle, au sein de ce lieu si important pour elle. Mais maintenant il lui était impossible de dormir après les révélations que lui avaient faites Valentine et Frantz cet après-midi. Elle ne cessait de se répéter que les actes commis par son père n'étaient pourtant pas si terribles...

N'y tenant plus, elle se leva et s'approcha doucement de la petite fenêtre qui laissait passer les pâles rayons de lune. Elle l'entrouvrit et une brise légère vint lui effleurer le visage. Elle ferma les yeux.

Qu'avait fait son père au juste ? A présent qu'elle savait tout, elle ignorait encore ce qu'elle devait en penser. Comment juger une personne qui se sent si coupable et qui, malgré le temps passé, n'a pas pu oublier ? Surtout si cette personne est votre père et qu'elle n'a que vous au monde ?

Augustin Meaulnes était arrivé à Sainte-Agathe un soir d'octobre 1892, en tant que pensionnaire de l'école suivant le cours supérieur. Il y avait fait la connaissance celui qui devint son confident, et qui fut pour lui comme le frère qu'il avait jadis perdu : François Seurel.

Puis il y avait eu cette fête au domaine des Sablonnières où son destin s'était précipité. Là il avait rencontré la famille qui allait déterminer sa vie : Yvonne de Galais, jeune fille charmante et énigmatique, et son frère Frantz, en apparence gâté et égoïste, mais en réalité un être torturé et malheureux à cause de la fuite de sa fiancée, qu'il devait épouser lors des festivités.

Yvonne... Ce fut le coup de foudre, le rêve du premier amour. Rêve qui s'était envolé lorsque, de retour à l'école, il n'avait su

retrouver le chemin du mystérieux domaine. Il avait en revanche retrouvé le fiancé désespéré qui, après avoir tenté de mettre fin à ses jours, se faisait à présent passer pour un pauvre saltimbanque. Une amitié profonde s'était établie entre les trois garçons, que rien ne semblait pouvoir briser. Mais Frantz était vite reparti, laissant derrière lui deux âmes en peine liées par un serment éternel. Il leur avait fait jurer solennellement de lui venir en aide s'il les appelait un jour... Et comme des enfants, ils avaient promis, sans se douter que cela les perdrait.

Malgré l'aide de François, Meaulnes avait peu à peu perdu tous ses espoirs de revoir un jour la belle inconnue... Découragé, il avait décidé de quitter le pays, sous prétexte de suivre ses études. Il s'était exilé à Paris, pensant que fuir le berceau de ses jeunes amours en atténuerait la douleur.

Tentant de vivre malgré son chagrin, il se fiança, mais par une fatalité du sort, il fallut que la jeune fille en question soit... Valentine, la dulcinée perdue de Frantz. Il la quitta le soir même où il l'apprit, abandonnant sa promesse dans l'affliction.

Pendant ce temps, François n'était pas resté oisif. Devenu instituteur, il avait fini par retrouver Yvonne par l'intermédiaire de cousins éloignés. Fou de joie, il s'empressa d'avertir Meaulnes qui, après quelques hésitations, épousa la demoiselle de ses songes. Mais le couple, à peine réuni, dut subir la pire des épreuves. Frantz de Galais revint au pays où, ses proches, ayant enfin trouvé le bonheur, ne l'attendaient plus. Il ne pouvait supporter l'idée que d'autres soient heureux quand lui ne l'était et ne pouvait pas l'être. Il savait ce vœu quelque peu égoïste mais n'arrivait pas à se résoudre à l'idée de vivre dans la solitude, sans Valentine. Il venait pour supplier Meaulnes de ramener sa promesse, conformément au serment qu'il avait autrefois prêté. Celui-ci, rongé par le remords, ne put refuser et le lendemain, il abandonna sa jeune épouse pour tenter de retrouver celle à qui il avait été brièvement fiancé.

François resta près d'Yvonne éplorée, essayant d'atténuer autant que possible le manque de celui qui était devenu l'essence même de leur vie. Manque qui, neuf mois plus tard, fut compensé par l'arrivée d'une enfant, nommée Marie-Augustine par sa mère, en souvenir de son cher et tendre disparu. Malheureusement, ce court instant de bonheur fut brutalement brisé par la mort de la mère, quelques jours seulement après la venue au monde de Marie.

A son retour, Meaulnes ne trouva qu'une tombe fleurie... et une petite fille dans les bras de son parrain. Quittant le lieu qui resterait toujours pour lui le rappel d'un beau rêve transformé en cauchemar, il avait emporté Marie. François était demeuré seul au domaine. Et malgré la présence de Frantz et Valentine et leur affabilité à son égard, il subsistait un vide dans sa terne existence, que seuls un ami et sa fillette blonde auraient pu combler...

Marie était perdue dans ses pensées lorsqu'un bruit violent la fit sursauter. Les deux battants de la fenêtre venaient de se rabattre brusquement sous l'effet du vent nocturne. En soupirant, elle se recoucha en pensant que même si ces révélations l'avaient surprise, elle n'en ressentait que mieux le besoin d'avoir un père à ses côtés. Qu'il fut coupable de la pire des ignominies ou non, cela ne changerait rien à ses sentiments. Elle en doutait en venant ici, mais à présent elle en était certaine.

Et tout au fond d'elle-même, elle gardait un maigre espoir de le voir un jour franchir les grilles du domaine pour la rejoindre. Ce jour-là, il se rendrait compte que personne ne le jugeait pour ce qu'il croyait être un crime.

Chapitre 9:

Meaulnes se leva et alla remplir un verre d'eau fraîche. Mais il ne suffit pas à éteindre sa soif. La bonne, ayant obtenu un congé de quelques jours, il devait se débrouiller seul : la poussière s'était accumulée sur les meubles mais il n'y prêtait plus attention. Il n'avait pas ouvert la porte de la chambre de Marie depuis son départ. Toutes ses affaires étaient restées à leur place, et il n'y touchait pas. Il ne s'en sentait pas le courage.

« Tu n'as pas hérité de l'audace qu'il faut pour ce genre d'aventure... »

Les paroles qu'il avait osé dire à sa fille tournaient en boucle dans sa tête sans qu'il parvienne à les en empêcher.

« Tu avais raison, ma chérie. C'est moi qui suis un lâche... »

Il parlait seul, exprimant les émotions qui l'animaient aux meubles du salon, continuant son monologue sans se soucier du reste. Il s'arrêta au beau milieu de son discours...

- Si seulement François était encore là... »

Il lui aurait dit ce qu'il convenait de faire, au lieu de le laisser se débattre dans cette tourmente dantesque.

A cet instant, Augustin réalisa subitement qu'il savait exactement ce que François lui aurait conseillé. C'était comme si son vieil ami lui avait montré le chemin à suivre pour retrouver la paix, et que, depuis tout ce temps, il avait refusé de l'écouter. Soudainement déterminé, il se dirigea vers la chambre pour préparer ses bagages.

* * *

Marie s'éveilla sous la caresse du soleil printanier. Elle avait fini par s'assoupir peu avant l'aube et elle n'avait à présent aucune idée de l'heure qu'il pouvait être. Elle se tourna vers l'horloge murale qui, à sa grande surprise, indiquait presque midi. Effarée, elle s'habilla en vitesse, piochant au hasard des

vêtements dans la grande valise posée à même le sol. Quelques minutes plus tard, ce fut une jeune fille fraîchement habillée de rose qui descendit en vitesse le vaste escalier du hall. Sa première nuit au château depuis presque dix-sept ans avait certes été courte et mouvementée, mais elle se sentait chez elle. Elle pénétra dans la cuisine afin de se sustenter, et remarqua un petit mot posé sur la table à côté d'un large panier de victuailles. Devinant là la présence d'esprit et la prévenance de Valentine, Marie esquissa un sourire. Elle lut ce qui était inscrit sur le papier.

Nous sommes venus te chercher ce matin, mais tu dormais et nous n'avons pas osé te réveiller. Tu peux nous rejoindre à la maison quand tu le souhaiteras, mais nous comprendrions que tu souhaites rester seule aujourd'hui. Tu pourras ainsi réfléchir à ce que nous t'avons dit hier soir et visiter ton domaine.

Bien à toi,

Valentine et Frantz.

Elle fut touchée par cette délicate attention. Son ventre exprimant bruyamment sa faim, elle décida de manger un peu. Elle trouva dans le panier un pâté qu'elle entama de bon cœur, ainsi que du fromage dont elle coupa un gros morceau. Des fruits divers accompagnaient ce repas frugal mais elle se contenta d'une pomme. Une fois rassasiée, elle remballa les restes qu'elle rangea dans le cellier.

Ne sachant que faire à présent, elle remonta l'escalier avec la vague intention de visiter ce château qui était désormais le sien.

Après avoir traversé un boudoir, elle poussa une porte donnant sur une vaste chambre que deux larges fenêtres éclairaient. Quelque peu rassérénée par l'ambiance paisible de la pièce, elle contempla le mobilier de bois clair et le papier crème qui tapissait les murs.

Un grand lit à baldaquin occupait le centre de la pièce, recouvert d'un édredon bleu pervenche. A ses côtés se trouvait une coiffeuse, agrémentée d'un miroir ovale appuyé contre la cloison. Quelques flacons vides s'y reflétaient, disposés avec soin autour d'une boîte en acajou. Sur le couvercle laqué étaient gravées en lettres d'or les initiales Y de G.

Yvonne de Galais. C'était donc la chambre où elle, Marie, était née il y avait dix-huit ans et où, à la même époque, s'était éteinte sa mère. Refusant de se laisser submerger par l'émotion, Marie entrouvrit la cassette. Un long collier de perles s'enroulait gracieusement autour d'un écrin de velours bleu nuit qu'elle saisit, les mains tremblantes. Dans un silence respectueux, elle l'entrebâilla et distingua une fine alliance d'or jaune. Soigneusement calé entre des coussins de soie, l'anneau luisait légèrement. Après quelques instants d'hésitation, elle posa l'écrin sur la coiffeuse dont elle ouvrit les tiroirs à la recherche d'une chaîne. Elle finit par en trouver une, cachée entre deux rubans. Elle la prit et y glissa le bijou avant de l'accrocher autour de son cou. Quand ce fut fait, elle remit tout en ordre comme elle l'avait trouvé. Se détournant alors du petit meuble, elle regarda le reste de la chambre.

Dans l'angle opposé de la pièce se trouvaient un chevalet et une table sur laquelle était posé du matériel de peinture qui ne semblait pas avoir beaucoup servi. Une armoire finement sculptée complétait le mobilier. L'ensemble donnait un tableau charmant que Marie quitta à regret, poussée par une curiosité l'incitant à visiter le reste de la demeure.



Chapitre 10:

La jeune fille descendit au salon. La première chose qui attira son regard fut le grand piano à queue disposé devant la seule fenêtre de la pièce. A ses côtés s'élevait un abat-jour d'un rose fané. Elle effleura de ses doigts les touches jaunies par le temps et ne put résister à la tentation d'en jouer quelques instants. Elle s'assit sur le tabouret et posa ses mains élancées sur le clavier.

Seule l'irruption de Valentine l'arrêta, une heure et demie plus tard. Sa tante, étonnée par le son inhabituel du piano, la pria de continuer à jouer quelques minutes.

« Tu joues magnifiquement bien ! la complimenta Valentine.

Marie eut un sourire triste :

- J'ai toujours rêvé de jouer du piano mais mon père disait préférer le violon. J'ai fini par le faire céder et il m'a inscrit au Conservatoire de Paris.

- Yvonne savait interpréter les plus belles pièces au piano et tout le monde l'admirait pour cela. D'après François et Frantz en tout cas... Car tu sais que je n'ai pas eu la joie de connaître ta mère. Souhaites-tu maintenant que je te montre le parc ?

- J'en serais ravie, répondit Marie. »



«Et voici les anciennes écuries, annonça Valentine. Malheureusement, il n'y a plus de chevaux depuis longtemps... Mais j'ai toujours espoir qu'un jour elles se rempliront de nouveau ! Seulement l'argent nous manque pour ce genre de frivolités...

- Frantz ne travaille-t-il donc pas ?

- Si, bien sûr, mais tu comprends bien qu'avec trois enfants et le salaire, convenable mais sans plus, de Frantz, nous ne pouvons nous permettre d'entretenir des chevaux !

Elles sortirent des écuries d'un pas tranquille et s'engagèrent dans une petite allée bordée de géraniums tout en bavardant lorsqu'un petit garçon d'une huitaine d'années déboula devant elles au pas de course.

- Madame de Galais ! Madame de Galais !

- Que se passe-t-il, Antoine ? demanda Valentine, surprise.

- C'est Maman... Elle est très malade, elle a beaucoup de fièvre, mon père a dit « Viens, on va chercher la gentille dame de la maison de Frantz »... Venez vite !

- J'arrive tout de suite, mon grand. Est-ce que ma nièce peut venir avec nous ?

- Oui, oui, approuva le gamin. Dépêchez-vous ! »

Les deux femmes suivirent le garçon jusqu'à l'entrée du domaine, où se trouvait le père avec leur charrette. Ce dernier remercia vivement Valentine. Marie remarqua que sa tante jouissait d'un profond respect de la part des gens du pays. Le paysan les aida à monter à ses côtés et ils partirent à vive allure.

Chapitre 11 :

Après avoir traversé la forêt, deux ou trois hameaux perdus ainsi que quelques champs verdoyants, ils arrivèrent devant un village.

« Nous y sommes presque, c'est juste après Sainte-Agathe... précisa le paysan. »

Marie sursauta en entendant ce nom et se tourna vers Valentine en balbutiant :

« Sainte-Agathe... c'est... c'est ici ?

Valentine sourit et acquiesça.

-Souhaites-tu aller y faire un tour ? Le père d'Antoine me raccompagnera après que j'ai vu sa femme, nous pouvons te prendre au passage. Sois vers six heures sur la place de l'église.

Marie descendit de la charrette et les regarda partir, un sourire aux lèvres. Elle allait enfin pouvoir voir de ses propres yeux ce village dont son oncle et sa tante lui avaient tant parlé ! Elle prit son temps et se promena au hasard, s'arrêtant de temps à autre pour observer une maison ou admirer un jardin bien entretenu. Ses pas la menèrent tout naturellement à une grande bâtisse avec de larges fenêtres donnant sur deux salles de classe, au milieu d'une cour déserte. L'école.

Soudain, la cloche retentit et une horde d'enfants sortit en courant du bâtiment. Marie battit en retraite pour éviter le flot d'élèves déferlant vers la route. En quelques minutes, il n'y eut plus personne à l'exception de deux garçons du Cours Supérieur qui causaient, assis sur un banc. Le professeur vint fermer la grille tandis que les deux pensionnaires rentraient pour l'étude du soir. Par la fenêtre ouverte, Marie les observait : installés à deux bureaux, côte à côte, ils continuaient leur discussion enflammée.

Elle colla son visage aux grilles de froid métal et songea à deux autres pensionnaires qui s'étaient eux aussi assis à ces pupitres,

sur ces bancs, pour discuter longtemps et passionnément. En soupirant, elle recula et s'éloigna.

Au bout de quelques minutes, elle arriva sur une grande place. Ce devait être la place de l'église, comme le montrait l'imposant bâtiment qui tendait ses clochers vers le ciel. Curieusement, l'endroit était vide. Elle voulut faire le tour de l'édifice et tomba nez à nez avec un grand portail de bois auquel était accrochée une pancarte indiquant « Cimetière ». On avait poussé le lourd battant qui restait entrouvert. Marie prit une courte inspiration avant de le pousser davantage. Elle se faufila à l'intérieur et referma doucement le portail.

La première chose qu'elle vit fut le grand monument aux morts qui s'élevait au centre du cimetière. Elle s'approcha et lut l'inscription du piédestal : « Morts pour la patrie: 1914-1918 ». Des fleurs y avaient été déposées. Fébrilement, ne sachant vraiment ce qu'elle cherchait, Marie scruta les noms gravés sur la pierre froide. Les premiers affichés étaient ceux dont l'initiale était A. Elle les effleura seulement du regard et passa directement à la lettre S. Elle ignorait ce qu'elle allait y trouver et un pressentiment inexorable lui serrait le cœur. Mais il était là. SEUREL François, « mort en 1914 pour sa patrie ». Elle ne parvenait pas à détacher ses yeux de cette inscription.

Elle était perdue dans ses pensées quand un sanglot vint troubler le silence respectueux du cimetière ; quelqu'un pleurait, caché dans les longues allées que bordaient les tombes grises, fleuries ou abandonnées. Etonnée et quelque peu embarrassée, elle avança en direction des pleurs, ses pas crissant sur le fin gravier blanc. Les sanglots s'étaient intensifiés, ce qui fit qu'elle n'eut pas à chercher longtemps avant de découvrir le malheureux. Il était agenouillé devant un grand caveau familial, le visage dans ses mains trempées de larmes intarissables.

Elle ne savait comment l'aborder, se tenant discrètement derrière lui. Gênée par le spectacle désolant du chagrin de l'inconnu, elle jeta un coup d'œil à la sépulture qui en était visiblement la cause.

Simone de Galais

Joseph de Galais, son époux

Yvonne Meaulnes-De Galais, leur fille

Paix à leurs âmes

Stupéfiée, Marie hoqueta :

« Mais... Mais qui êtes vous ? »

Chapitre 12:

Au son de sa voix, l'inconnu se retourna brusquement. Elle mit du temps à reconnaître le visage ravagé par le désespoir qui lui faisait face, un air de supplication muette dans le regard. Le temps sembla s'arrêter autour d'eux.

« Papa... » Murmura-t-elle.

Un échange avait lieu entre les deux protagonistes, sans qu'ils aient besoin d'avoir recours aux mots. La jeune fille s'accroupit devant celui qui l'avait élevée et l'enlaça. Ils restèrent ainsi quelques instants sans bouger. Meaulnes le premier se releva :
« Ma chérie, je vais tout te raconter... Si tu savais comme je regrette...

- Ce n'est pas la peine, papa, je sais tout. Valentine et Frantz m'ont tout expliqué.

Meaulnes se détourna d'elle, une expression amère sur le visage. Il paraissait totalement dégoûté de lui-même.

- Alors comment peux-tu me regarder en face sachant ce que j'ai fait ? Ce que je LUI ai fait !! cria-t-il en désignant la tombe.

- Et que crois-tu avoir fait de si atroce ? Tu as commis des erreurs, et non des crimes !

Elle aussi pleurait à présent.

- Papa... il faut que tu cesses de ressasser tout cela... c'était il y a plus de dix-sept ans ! Dix-sept ans de ta vie passés à te flageller pour des erreurs que tous t'ont pardonnées... Y compris moi ! Si tu ne me crois pas, demande à ma tante, à mon oncle Frantz, à qui tu veux ! Il est temps que tu libères le fantôme de Maman que tu emprisonnes délibérément au fond de toi. Ce n'est pas comme ça que tu pourras expier ce qui te fait tant souffrir.

Il la regarda longuement.

- Ma toute petite... Tu as bien grandi durant ce périple.

Il lui tendit la main, un faible sourire étirant ses lèvres :

- Tu ressembles tellement à ta mère, tu sais...

Elle lui rendit son sourire, et saisissant la main tendue, elle se mit debout.

Ils regardèrent une dernière fois la tombe, puis quittèrent pour de bon le monde des souvenirs et des regrets. Il était temps pour eux de vivre au présent. Les remords seraient à jamais rangés dans la commode vide du grenier.

Le grand Meaulnes et sa fille s'éloignaient sur la route, sans autre témoin que deux ombres souriantes. L'une portait une robe bleue nuit, démodée avec ses manches à gigot d'un autre siècle, flottant gracieusement dans la douce brise printanière. A ses côtés, toujours en uniforme de soldat, l'autre contemplait sa filleule et son père. Elles regardaient s'en aller les deux âmes qui leur étaient si chères, soudées à jamais. Maintenant elles aussi pouvaient partir tranquilles et déjà le vent les dispersait.

Marie, se sentant observée, se retourna mais elle ne vit rien d'autre que le chemin sinueux.

Fin

